

Berkshire – septembre 1947

L'autobus progressait lentement dans les ruelles du village. Absorbée dans la contemplation des champs fraîchement moissonnés, je m'adressai à mon ami, Luke Walker, sans me tourner vers lui.

— Parlez-moi de ce fameux Freddie.

— Il va vous plaire, Mme Miller. Il a toujours le mot pour plaisanter. Pendant notre formation, je me tordais de rire sans arrêt avec lui.

En privé, il m'appelait par mon prénom, Martha. En public, cependant, il veillait à respecter les convenances. Après tout, il était le pasteur de notre village et nous préférions rester corrects. Surtout depuis la visite de l'évêque.

J'observai discrètement son séduisant profil.

— Il m'a l'air d'un joyeux drille. Je me demande si l'évêque se déplace aussi pour le sermonner, comme il le fait avec vous.

Il esquissa un sourire.

— Inutile. Freddie est marié et père d'une petite fille. Il ne représente aucune menace pour les femmes célibataires de sa paroisse.

Plus tôt, cet été-là, l'évêque avait honoré Westleham de sa présence afin de nous mettre en garde, Luke et moi-même, au sujet de notre relation. Un de nos concitoyens était allé l'informer de notre proximité, jugée inacceptable compte tenu de sa profession et de ma situation de femme mariée (bien que mon époux se soit volatilisé dans la nature).

— Oh ? Comme c'est charmant. Quel âge a-t-elle ?

Il haussa les épaules.

— Je devrais le savoir... Vous parlez d'un ami ! Tout ce que j'ai retenu de ses lettres, c'est qu'elle s'appelle Janet, qu'elle a déjà des dents, mais qu'elle ne marche pas encore.

J'affichai un sourire forcé.

— Entre trois et dix-huit mois, donc ? Adorable.

J'avais beau scruter obstinément le paysage, je sentais que Luke m'étudiait. N'étant pas très à l'aise lorsqu'il était question d'enfants, je donnais souvent l'impression de ne pas les aimer. Mon mari et moi n'en avions pas eu avant la guerre et, une fois rentré, il m'avait à peine regardée avant de partir travailler un matin pour ne jamais revenir.

— Est-ce qu'on arrive bientôt, révérend ? s'enquit Maud Burnett, assise derrière nous.

Elle habitait le cottage voisin du mien. Luke se retourna pour lui sourire, le coin des yeux orné de pattes-d'oie.

— C'est la troisième fois que vous me posez la question depuis qu'on a quitté Westleham. Je vous rappelle que ce n'est pas moi qui conduis l'autobus !

— Vous voyez les panneaux mieux que moi, argua-t-elle. Mes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient.

— Ben voyons ! répliqua Ruby à mi-voix. Rien ne lui échappe, à cette femme.

Je me tournai vers ma jeune sœur, assise de l'autre côté de l'allée avec Lizzie, ma chienne.

— Chut ! Ne sois pas impolie.

Je me sentais toujours obligée de la réprimander. Pourquoi, je me le demandais – elle n'en tenait jamais compte.

Elle était mon parfait opposé, aussi bien physiquement que par le caractère. Elle était blonde, se maquillait, travaillait à l'usine et avait tendance à dire ce qu'elle pensait sans réfléchir.

Quant à moi, j'aimais décrire mes cheveux comme étant blond vénitien, je n'avais pas le temps de me pomponner, je quittais rarement mon jardin et je passais le plus clair de mon temps en tête à tête avec ma chienne, que je considérais comme ma meilleure amie. Non, ce n'était plus tout à fait vrai. Les mois précédents, j'avais fait de gros efforts pour nouer des liens et j'avais désormais quelques amis humains.

Je repensai à l'affreux incident survenu deux mois plus tôt, au concours de notre village, qui, contre toute attente, m'avait amenée à passer plus de temps auprès des habitants de Westleham. Alice Warren, la présidente du concours, s'était effondrée alors qu'elle s'apprêtait à rendre son verdict, visiblement empoisonnée. Mon gin à la prune maison étant la dernière chose qu'elle ait consommée avant son trépas, je m'étais démenée pour prouver mon innocence et restaurer la réputation de ma recette.

À cette occasion, le pasteur et moi avons formé une étonnante équipe et, au fil de notre enquête, je m'étais peu à peu liée d'amitié avec mes voisins. Trop longtemps, j'avais gardé mes distances, méfiante des quelques mauvaises langues qui avaient fait courir le bruit que mon mari disparu se trouvait sans doute enterré sous mes plants de pommes de terre. Au fond, certains croyaient peut-être encore à ce scénario ridicule, mais j'apprenais à me focaliser sur les autres, ceux qui n'avaient pas peur de m'approcher.

Luke désigna un panneau par la fenêtre.

— Plus que trois kilomètres ! On y est presque, Mme Burnett.

— C'est drôle. J'avais perdu l'habitude de lire les panneaux, confiai-je.

Bien que nous vivions à distance de la côte, le conseil municipal avait fait recouvrir toute la signalisation des environs en prévision d'une invasion allemande – même

si les risques que l'ennemi s'attaque à la campagne du Berkshire étaient minces.

— Vous n'étiez pas encore née que Bert conduisait déjà cet autobus, fit remarquer Maud. Il n'a pas besoin de panneaux pour lui indiquer la route de Winteringham.

— Tu as le trac, Martha ? m'interrogea Ruby.

— Non, mais je suis un peu perplexe. Je ne comprends toujours pas pourquoi c'est à moi qu'on a demandé d'inaugurer la foire agricole.

Habituellement, c'était plutôt la bourgeoisie locale qui se voyait confier la tâche d'ouvrir les festivités de leur village. Moi, je n'étais qu'une femme au foyer d'une petite commune. Qui étais-je pour inaugurer un événement où l'on attendait la moitié du comté ?

— Tu es presque célèbre ! fit valoir ma cadette, pleine d'enthousiasme. N'est-ce pas, monsieur le pasteur ?

Luke m'observait d'un regard déroutant, mélange de tendresse qu'un parent porte à son enfant et de triste résignation. Je n'avais pas le cran de lui demander ce qu'il signifiait – la conversation frôlerait l'inconvenance et je préférerais sans doute ne pas connaître la réponse.

— En effet, confirma-t-il à mi-voix. Votre sœur a arrêté l'assassin de cette pauvre Mme Warren. C'est une véritable héroïne.

— À vrai dire...

— Pas un mot ! m'interrompit Ruby, une main levée. Rappelle-toi ce qu'on a dit. Quand tu reçois un compliment, accepte-le sans contester. Tu es aussi belle que

brillante et il est tout à fait compréhensible que certains souhaitent le souligner.

Je détournai le regard, rouge de honte.

— Tu n'es pas tout à fait partiale.

Ma sœur avait à cœur de m'apprendre les choses qui, chez elle, étaient comme une seconde nature : se maquiller, suivre la mode avec un petit budget et, surtout, avoir une bonne dose d'amour-propre.

Maud se tourna vers moi.

— Elle a raison, ne soyez pas si modeste ! Sans le piège que vous avez tendu à ce maniaque, je n'ose pas imaginer ce qu'il aurait fait d'autre...

J'avais effectivement élaboré le coup monté qui avait permis à la police de l'appréhender, mais je n'aurais jamais découvert son identité sans l'aide de mes nouveaux amis. À mon sens, le mérite nous revenait à tous équitablement.

Mais mon opinion n'avait pas grande importance. C'était moi, et personne d'autre, qui allais devoir inaugurer la foire le lendemain matin. Je n'avais qu'un espoir : que l'événement se déroule sans heurts, contrairement à la foire de notre village.

*

Quelques minutes plus tard, l'autocar arriva en plein bourg de Winteringham. Dans le parc, qui s'étendait face au pub, on s'affairait à préparer l'événement tant

attendu qui commencerait à 11 heures, le lendemain matin.

D'une démarche déterminée, une femme de grande taille s'écarta de la foule pour s'approcher de notre convoi. Sitôt qu'elle nous vit descendre, elle lança :

— Mme Miller ? Je cherche une Mme Miller. Martha Miller ?

Comme s'il pouvait y en avoir plus d'une à bord du petit autobus qui avait serpenté les étroites routes reliant les communes du Berkshire... Ruby m'arracha des mains la laisse de Lizzie et me poussa doucement en avant.

— Ton public t'attend.

— C'est moi, marmonnai-je, priant pour que la nouvelle venue ne m'ait pas entendue.

Elle me serra vigoureusement la main.

— Je m'appelle Annie Raynor.

— Ravie de vous rencontrer, Mme Raynor.

— Mademoiselle, rectifia-t-elle. Difficile de trouver un homme quand on est plus grande que la plupart d'entre eux.

Elle se garda d'évoquer la raison la plus évidente. Après la guerre, il ne restait plus assez d'hommes pour toutes les célibataires – qu'elles soient grandes, petites ou dans la moyenne. Annie, qui semblait avoir environ mon âge, me plut immédiatement.

— Voici Ruby, ma sœur, dis-je en me tournant pour la lui présenter – elle la salua d'un signe de la main. Notre pasteur, M. Luke Walker...

— Ah, vous êtes attendu au presbytère, révérend Walker ! intervint Annie. Apparemment, vous connaissez notre pasteur. Il tenait absolument à ce qu'on vous envoie chez lui dès votre arrivée. C'est au bout du parc, sur la gauche. C'est assez inhabituel que le presbytère soit séparé de l'église, je sais. Mais c'est drôlement pratique quand on veut préparer du thé et des sandwiches pour les pauses des matches de cricket. Non pas que la plupart des villages du coin soient capables de réunir une équipe. Figurez-vous qu'ils refusent de me laisser jouer !

— Vraiment...

Ce fut le seul mot que je parvins à prononcer avant qu'Annie ne poursuive. Je ne la vis même pas reprendre sa respiration.

— Ridicule, n'est-ce pas ? Pendant la guerre, on nous confiait n'importe quelle tâche, à nous, les femmes. Et, maintenant que c'est terminé, on attend de nous qu'on retourne vaquer à nos occupations ! Ils ne voient donc pas que plus rien n'est pareil ? Les temps ont changé ! N'est-ce pas, Mme Miller ?

— Oui...

— Vous avez arrêté un ignoble meurtrier à vous seule, tout de même ! Dès que j'ai lu la nouvelle dans le journal, j'ai su que vous étiez la personne rêvée pour inaugurer la foire. Une femme comme moi, qui refuse de retourner vivre dans l'ombre d'un homme. Oh ! Mais je m'é gare. Excusez-moi. L'article ne faisait pas mention

de votre mari, mais je présume que vous avez perdu M. Miller.

— D'une certaine façon, oui.

Elle braqua subitement son regard sur moi.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Stan est rentré vivant de la guerre. En revanche, il est parti travailler il y a un an, comme si de rien n'était, et je ne l'ai jamais revu.

— Et vous n'avez pas résolu le mystère de sa disparition ? Je ne peux pas le croire ! Retrouver la trace d'un homme récalcitrant, ce ne doit pas être plus difficile qu'appréhender de dangereux criminels, si ?

— Malheureusement, quand l'homme en question ne veut pas être retrouvé, c'est plus délicat qu'on l'imagine.

— Quel imbécile ! Bon, venez. Je vais vous montrer comment tout est organisé.

Je jetai un regard à mes bagages, abandonnés sur le trottoir.

— Je devrais...

Mais Annie s'empara de mon bras pour m'entraîner en avant.

— Ne vous en faites pas. Occupez-vous de ses valises, monsieur le pasteur ! Et filez au presbytère, votre ami est impatient de vous voir.

J'échangeai un sourire avec Luke tandis qu'il ramassait nos malles, puis je jetai un coup d'œil à la bâtisse indiquée par Annie. Ruby, elle, m'adressa un geste de la main plein d'entrain.

— Je te laisse entre les mains compétentes de Mlle Raynor. À tout à l'heure !

Annie haussa un sourcil.

— Cette jeune femme est-elle vraiment votre sœur ? Elle ne vous ressemble pas du tout.

Je ne décelai ni critique ni désapprobation dans son expression. Le tempérament spontané de ma cadette, la modernité de son style vestimentaire, de son maquillage et ses cheveux teints ne plaisaient pas à tout le monde. Mais, visiblement, Annie n'était pas femme à juger. Pas étonnant, tout compte fait, puisqu'elle avait réussi l'impensable en m'engageant pour ouvrir la foire. Le comte de Chesden, dont la famille s'en était chargée pendant des années, ne devait pas en revenir.

— Oui, elle vit avec moi dans mon cottage, à Westleham.

— Je vois.

Elle m'observa un instant avant de resserrer sa prise sur mon bras pour m'entraîner au bord du trottoir. Après un coup d'œil à droite et à gauche, elle me fit traverser la route à la hâte.

— Il faut que je vous montre comment on a tout disposé. Comme ça, demain, vous pourrez vous servir sans avoir à chercher.

— Me servir ?

À ma connaissance, mon rôle se limitait à présider l'inauguration. Ensuite, je serais libre de vaquer à ma guise.

— Vous êtes notre invitée d'honneur. Après l'inauguration, vous pourrez prendre tout ce qui vous plaît. Si vous avez envie d'une tasse de thé ou d'une part de gâteau, elles seront à votre disposition.

— Je ne comprends pas.

— Contrairement aux autres participants, vous n'aurez pas à déboursier un seul penny, expliqua-t-elle avant de désigner une table. Voilà où se vendront les entrées. C'est Edith Davies qui tiendra la caisse. Vous allez sûrement la rencontrer tout à l'heure. C'est la bonne à tout faire du pasteur.

Avec une incroyable énergie, que j'étais bien incapable d'imiter, elle m'entraîna aux quatre coins du parc communal. Elle me conduisit d'abord à l'espace délimité où le paysan du coin proposerait des tours de poney, puis aux différents emplacements où se tiendraient les attractions et, enfin, aux nombreux stands destinés à la vente de pâtisseries maison.

Elle indiqua un mât de bois fièrement dressé au milieu de la pelouse verdoyante.

— Le mois de mai est passé, bien sûr, mais on a prévu des danses autour de l'arbre de mai, m'expliqua-t-elle avant de se mordre la lèvre, soudain hésitante. Vous croyez que ça ira ?

— Je ne vois pas le problème. C'est un divertissement très populaire. Je suis sûre que ça se fait à la fin de l'été dans certains pays.

L'appréhension se lisait sur les traits de l'organisatrice.